

bats qu'ils dirigeaient en personne : ce sont les généraux Bazaine et Douay.

Le défilé terminé, on reconduit le général en chef à son nouveau quartier général dans le palais de l'archevêché. Le général Forey ayant salué les nombreux officiers qui l'avaient accompagné, chacun reprit la direction de son camp ou bien le logement qui lui était affecté dans la ville. Quant à nous, nous retournons à Amatlan, car nous ne savons même pas encore si nous nous établirons en ville.

CHAPITRE XVII

ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MEXICO

Epilogue de la prise de Puebla. — Ordre à la division Bazaine de partir pour Mexico. — Le Rio-Frio. — Juarez abandonne sa capitale. — Démarche étrange des consuls étrangers. — La ville demande l'entrée des troupes. — Le général fait une démonstration jusqu'aux portes. — Lettre de Bazaine. — Entrée de la division Bazaine dans Mexico. — Le 10 juin, entrée solennelle du général en chef à Mexico. — Accueil enthousiaste de la population. — *Conclusions.*

Pendant que se succédaient les phases de l'entrée du général Forey dans Puebla et durant la cérémonie du *Te Deum*, alors que nous étions mêlés à l'état-major général, nous entendions bien murmurer la probabilité d'un départ presque immédiat de la division Bazaine pour Mexico. D'autre part, le général en chef n'avait rien dit qui pût nous faire penser que notre quartier général serait transporté dans la ville et que des troupes de notre division seraient appelées à y cantonner.

Il était évident pour tous les esprits qu'une marche immédiate sur Mexico s'imposait, au point de vue stratégique d'abord et à celui de la politique ensuite, mais il fallait reconnaître que surtout des mesures importantes obligeaient le commandant de l'armée à séjourner quelques jours de plus pour régler la liquidation de sa conquête. La partie matérielle ne demandait pas une extrême urgence, mais les trophées vivants que la capitulation avait mis entre nos mains demandaient à être liquidés sans délai. Seize mille soldats et quinze cents officiers prisonniers cons-

tituaient un butin plus qu'encombrant, pouvant même devenir dangereux ; mais le moyen de s'en débarrasser n'était pas chose facile. Conduire à Vera-Cruz tout ce personnel aurait absorbé, en escortes, la moitié du corps expéditionnaire et, pour l'embarquer, il aurait fallu la moitié de la flotte française. Alors, en raison de la situation spéciale de l'armée mexicaine, l'élément troupe n'ayant avec le drapeau qu'une attache fragile et toute de circonstance, ainsi que je l'ai fait remarquer, on renvoya simplement chez eux tous les soldats qui ne demandaient qu'à se débarrasser des armes qu'on leur avait données par force. Sur les 11.000 environ qui, habitués à servir, consentirent à être versés dans les troupes de Marquez, on en choisit 5 ou 6.000 des meilleurs qui, sans le moindre souci de la politique, changèrent de parti et de drapeau pour se mettre du côté du plus fort ; le reste fut envoyé dans les Terres Chaudes pour y être employé aux travaux du chemin de fer.

Ce n'était donc pas encore ces Mexicains qu'on pouvait nous accuser de violenter, et nous avons mis même une certaine dose d'aménité en faisant passer ainsi des ennemis sous nos fourches caudines !

Quant aux officiers, ils conservèrent une attitude plus honorable. Quelques-uns acceptèrent les conditions qu'on leur offrit de se retirer dans leurs foyers en signant l'engagement de ne plus servir contre nous dans la guerre actuelle. Mais le plus grand nombre, douze cents environ, refusèrent de signer ce compromis et préférèrent être emmenés en captivité à la Martinique ou en France. Parmi eux se trouvaient vingt-six généraux. Conduire ces douze cents irréductibles jusqu'à Vera-Cruz n'était pas une opération facile. Du reste, elle fut assez mal organisée et bon nombre d'entre eux s'évadèrent pendant la route. Parmi ceux-ci se trouvèrent les personnalités les plus importantes, Ortega, *Porfirio-Diaz*, Négrèt, etc... Ce dernier dut, plus tard, se rallier à Maximilien pour désertre aussi sa cause quelques mois après ; le général *Porfirio-Diaz* resta toujours fidèle à Juarez, sou-

tint contre nous le siège de Oajaxa où il fut encore prisonnier, s'évada de nouveau, et enfin devint dans l'avenir Président de la République mexicaine.

Pourtant, cette solution donnée au sort des prisonniers de guerre avait été une cause d'embarras assez sérieux pour le général en chef qui sut, en la circonstance, rester un soldat plein de cœur et de générosité à l'égard de glorieux vaincus qui, par leur belle conduite et la magnifique résistance qu'ils avaient opposée à nos armes, surent gagner la considération de leurs camarades de l'armée française. La conduite du général en chef fut d'autant plus digne d'éloges qu'il eut à lutter contre certaines influences non militaires qui préconisaient l'envoi à Cayenne, puisque la garnison s'était rendue sans conditions. A cette proposition, tout au moins malencontreuse, le général Forey fit cette belle réponse : « Par l'opiniâtreté de sa défense et la valeur que ses principaux chefs ont déployée, cette armée a pu exciter les colères des hommes politiques ; elle a forcé notre estime et notre considération à nous autres soldats. Et jamais je ne supporterai qu'on traite en malfaiteurs ces braves gens ! »

D'autre part, certains Mexicains nos alliés, eurent la barbarie de demander qu'on fusillât les principaux chefs. Le général Forey ne fit pas même l'honneur d'une réponse à de pareilles propositions.

Cette attitude permet d'exprimer le regret que quelques années plus tard, alors qu'on demandait de fusiller l'Empereur Maximilien, prisonnier grâce à la trahison, le Président Juarez ne se soit pas inspiré des nobles et généreux sentiments du général français.

Quoi qu'il en fut des projets inconnus du général en chef, le général Bazaine, aussitôt son retour à notre vieux quartier général du Molino del Medio, donna des ordres pour modifier immédiatement les emplacements de ses troupes et transformer, autant que possible, selon les ressources locales, les bivouacs en cantonnements, afin de mettre à l'abri le plus de monde possible ; car nous savions que la saison des pluies

approchait et déjà nous avions subi les attaques de son avant-garde, sous les espèces d'orages diluviens.

En somme, tout le monde devait se tenir prêt à partir au premier ordre.

L'attente ne fut pas longue et, deux jours après, la division Bazaine recevait l'ordre de marcher sur Mexico. Le général partit aussitôt avec les quelques bataillons cantonnés près de lui et se porta à Rio-Prieto, à 10 kilomètres hors de la zone de Puebla, sur la route de Mexico, où par diverses routes toutes ses troupes vinrent se réunir. Il groupa et reconstitua les éléments de sa division qui, pendant le siège, dispersés, avaient perdu la cohésion qu'une unité de cette importance doit avoir pour opérer en campagne. Puis, il la forma en colonne d'après un bel ordre de marche, prête à tout événement et organisée de manière à aborder les plus sérieuses résistances, à soutenir les plus violentes attaques. Il alla ainsi l'établir à 20 kilomètres plus loin, autour de la riante petite ville de San-Martino. Là vint se placer à ses ordres le colonel du Barrail, venant de Cholula, avec ses escadrons de chasseurs d'Afrique. C'était sa cavalerie divisionnaire qui lui avait été enlevée à l'ouverture du siège et qu'on lui rendait.

Nous étions lancés en avant-coureurs sur la trajectoire du corps expéditionnaire. Qu'allait-il advenir ? Nous étions aux confins de la plaine ondulée de Puebla, dans la magnifique vallée de l'*Atoyac*, et nos pieds reposaient déjà sur les premières pentes du rempart colossal derrière lequel s'abritait Mexico. Devant nous, en effet, se dressait une muraille gigantesque s'élevant jusqu'au milieu du ciel en un entassement désordonné de montagnes, de pics, de falaises rocheuses entre lesquels on voyait partout s'enfoncer, se perdre des gorges profondes et mystérieuses, voilées par des forêts sombres qui semblaient impénétrables. Que pouvait bien recéler et nous cacher ce chaos organisé par une nature grandiose mais sauvage ? Nous ne savions ! Et pourtant, on sentait que dans ces défilés, une armée si valeureuse qu'elle fût,

pourrait trouver ses Thermopyles. Qu'étaient devenues les troupes de Comonfort qui nous avaient échappé à San-Lorenzo ? Pourquoi la bravoure de ce général ne nous attendrait-elle pas dans ces gorges sinistres ? Et malgré le charme d'une nature printanière, pleine de promesses dans les récoltes qui nous entouraient, dans les champs verts jusqu'alors épargnés par la guerre, nous nous faisons ces fatales réflexions et nous espérons voir ces rêves prendre vie. Aussi le général tendit le ressort de la force qu'il avait dans la main et c'est avec enthousiasme que nous entreprîmes l'escalade de cette barrière de géants.

Cependant, à mesure que nous nous enfoncions dans l'inconnu, la solitude nous enveloppait davantage. Aucun indice ne se révélait, aucune nouvelle n'était apportée par les rares Indiens qui erraient dans ces contrées désertes. N'y avait-il donc rien devant nous ?

Après deux journées de marche pénible, nous sentions les approches du fameux défilé. Alors, le général, impatient, arrêta sa colonne et, partant avec ses chasseurs d'Afrique commandés par l'entrepreneur du Barrail, il alla lui-même demander au col du Rio-Frio s'il cachait quelque mystère et s'il devait se prêter encore à la défense de la capitale du Mexique. Mais tout y était solitaire et nous n'y trouvâmes pas même les cent malandrins embusqués qui avaient essayé de nous assassiner au col de Las Vigas, six mois avant. Décidément la poudre était devenue muette ! Le lendemain, la division s'établissait encore, mais sans discussion cette fois, au sommet de la Cordillère. Un pas de plus et nos regards lointains se reposeraient sur les clochers de Mexico et, autour de nous peut-être, quelques feux follets errants nous rappelleraient les mânes des compagnons de Fernand Cortez, réveillées par nos clairons !

En dehors de nos préoccupations du moment, Rio-Frio était au Mexique une expression géographique dont la légende est dramatique pour les voyageurs et dont l'histoire est palpitante pour le patriotisme mexicain. Physiquement,

c'est un étroit plateau où serpente le ruisseau qui lui donna son nom et dont les eaux glacées ont été trop souvent funestes au passant à la gorge brûlante et altérée. Tout autour s'élèvent en amphithéâtre les lourds gradins d'un cirque gigantesque au sommet duquel se dressent les hautes cimes de la Cordillère que dominant encore, en se perdant dans l'azur du ciel, les fronts altiers de l'Ixtaccihualt et du Popocatepelt. Celui-ci est le géant des monts de ce qu'on appela longtemps le nouveau monde, peut-être par simple mais faux orgueil d'ancienneté. Ce n'est pourtant qu'une prosaïque pyramide trop régulièrement tournée dont le blanc sommet se couronne presque toujours d'un élégant panache de fumée et où, sur la glace éternelle qui le recouvre, le grand Humbalt a tracé avec le burin inexorable de la géodésie, le chiffre de 5.400 mètres d'altitude, et d'où il put, en un jour favorable, contempler les horizons bleus des océans Pacifique et Atlantique. Quant à l'Ixtaccihualt, ce n'est pas un pic, ni une montagne, c'est une masse gigantesque portée à 4.780 mètres d'altitude par la lourde chaîne des monts américains. Par la disposition artistique de sa silhouette, elle représente une femme couchée; c'est son nom du reste. Rien n'y manque, tout y est habilement modelé : la tête, la poitrine, les genoux, les pieds. Un drap immense est étendu sur ce corps mystérieux, le recouvrant d'une couche épaisse de neige éternelle qui en fait la colossale statue marmoréenne de quelque déesse aztèque étendue près du ciel et dominant tout l'empire de Montezuma. On en voit des réductions parfaites couronnant des mausolées que, dans nos vieilles cryptes, l'archéologue rêveur entoure de son admiration.

C'est dans ce désert pittoresque qu'en tous les temps, les voyageurs ont laissé entre les serres des détresseurs, coupeurs de routes, massacreurs et autres bandits indigènes qui se parent dans le pays du nom pompeux de guerilleros, leurs trésors, leur liberté, leur vie. C'est dans ce désordre d'une nature farouche que les Mexicains ont souvent livré

les luttes les plus meurtrières, soit entre eux, soit contre l'étranger, et que, en 1847, le général Scott dut soutenir un long et sanglant combat pour ouvrir à son armée d'invasion américaine la porte de la plaine de Mexico. Enfin, c'est dans ce défilé formidable, où une poignée de braves gens pourraient arrêter une armée, que nous pensions trouver devant nous, accrochée à toutes les aspérités de ce sol tourmenté, l'armée de Comonfort; mais nous ne vîmes que les retranchements qu'elle avait élevés de tous côtés autour de nous. Si le terrain de la bataille avait été sagement préparé, il n'y manquait plus que les combattants, et ce théâtre des gloires mexicaines fit relâche en la circonstance.

Aussi nous eûmes le loisir de nous installer paisiblement auprès d'un malheureux village indien abandonné, en un camp-bivouac fort pittoresque, mais où tout le monde eut très froid pendant la nuit. Nous étions, en effet, à 3.000 mètres d'altitude, le point le plus haut où nous soyons encore montés. Malgré que nous fussions près du solstice d'été où c'est au zénith de l'endroit que le soleil stationne incandescent, le rayonnement nocturne activé par la raréfaction atmosphérique produisit un froid intense que des feux formidables, alimentés par les cèdres et les mélèzes de la forêt voisine, tempérèrent approximativement.

Nous étions à peine installés, avec le confort de circonstance, sous le plafond de l'auberge de la belle étoile, ce gîte classique des gens de guerre, lorsque nous vîmes apparaître une espèce de carrosse au sommet duquel s'agitait un pavillon blanc de parlementaire. Tout d'abord, nous crûmes naïvement à l'arrivée de quelque officier mexicain chargé d'un message du commandant des troupes repliées sur Mexico. C'était une illusion trop militaire, car le véhicule insolite contenait tout simplement une mission affublée d'un caractère diplomatique. Les consuls d'Angleterre, d'Espagne, de Prusse, et enfin celui des Etats-Unis, venaient informer le général en chef que, la veille, le Président Juarez avait quitté Mexico, suivi par les ministres, le congrès, tout le

Gouvernement enfin, emportant les archives, les caisses et entraînant avec lui tout ce qui restait de troupes mexicaines. Quel changement de décor !

Ainsi, le Président Juarez abandonnait la capitale de son pays, laissant une grande ville de 200.000 habitants, sans autorités, sans pouvoirs publics, sans ressources, sans force armée, alors que les passions de toutes sortes étaient surexcitées par les événements qui venaient de s'accomplir, la livrant sans défenses aux nombreux bandits de tous les partis qui pouvaient se livrer aux pires excès contre les biens et contre les personnes, que celles-ci fussent amies ou adversaires de son gouvernement. Il me paraît que l'histoire doit juger, avec une inexorable sévérité, un pareil acte qui est plus que de la faiblesse politique et gouvernementale, qui est de la lâcheté, de la trahison; car il est évident que Juarez a fui devant la déconsidération générale qui se manifestait déjà contre son gouvernement.

Ce qu'aurait dû faire ce chef d'Etat, qui se retirait devant l'ennemi vainqueur, c'eût été de laisser à Mexico une partie des troupes qui restaient autour de lui, sous le commandement du général Comonfort, une brigade par exemple, commandée par un général énergique, gardien de la capitale jusqu'à l'approche de la première colonne française. Il aurait alors envoyé à son chef un officier parlementaire qui eût exposé la gravité de la situation et montré la nécessité impérieuse de laisser des troupes jusqu'à ce que celles de l'armée française fussent en mesure de pénétrer en ville. Ce message eut été envoyé au général en chef qui aurait certainement prescrit à son général d'avant-garde de s'entendre avec l'ennemi afin que celui-ci ne quittât la ville par la porte de l'Ouest, que lorsqu'une colonne française entrerait par celle de l'Est. Cette convention militaire eut été honorable pour tout le monde et aurait garanti la sécurité des personnes et des choses dans Mexico.

Le Président Juarez ne prit pas souci de cette cité où il sentait déjà de grands ferments d'hostilité pour lui, et pour-

tant, avant son départ, il se préoccupa des principaux devoirs qui lui incombèrent. Dès qu'il apprit que l'armée française avait commencé son mouvement vers la capitale, il ne se sentit plus en sûreté et examina la question de savoir si on essaierait une défense quelconque; mais le découragement était tel dans les troupes de Comonfort si cruellement malmenées par nous à San-Lorenzo, qu'on y renonça. Alors le Président de la République prononça la clôture de la session extraordinaire du Congrès et adressa à la nation une proclamation dans laquelle il faisait le serment de continuer la guerre et de n'accepter jamais aucune proposition tendant à porter atteinte à l'indépendance et à l'honneur de la République. Puis il quitta Mexico se dirigeant vers San-Luis de Patosi, à deux cents lieues de là, dans la direction de la frontière américaine. Si j'ai jugé sévèrement la façon dont ce chef d'Etat abandonna sa capitale, je dois cependant rendre hommage à ce patriote modeste mais tenace qui a su remplir ses engagements à l'égard de son pays. Mais, il est juste aussi d'ajouter que s'il a réussi à accomplir sa tâche, c'est grâce à l'appui moral et matériel que lui ont prêté les Etats-Unis, imposant ainsi au Mexique une dette dont ces amis intéressés sauront bien, un jour peut-être, réclamer le remboursement.

Mais je reviens aux consuls qui, après avoir fait comprendre combien l'arrivée prochaine des troupes françaises était indispensable, eurent la maladresse diplomatique d'ajouter que les gouvernements qu'ils représentaient, s'étant engagés à observer la neutralité la plus absolue, ils *s'opposeraient* de tout leur pouvoir à une manifestation politique quelconque.

A cette déclaration intempestive, le général Bazaine répondit d'un ton sec qu'ils se méprenaient sur la nature de leur rôle, qu'ils n'auraient à s'occuper que de la défense des intérêts de leurs nationaux et de leur sécurité personnelle et, en aucune façon, de politique; que l'armée française allait entrer à Mexico et que là, s'il lui plaisait de se prêter

à une manifestation, ou même de la provoquer, elle ne prendrait pas leur avis. Puis, il les fit conduire hors de ses lignes, et ces diplomates firent route vers Puebla. Je dois ajouter qu'auprès du général en chef, ils ne reçurent pas un accueil plus favorable.

Le lendemain, 2 juin, la division Bazaine continuait son mouvement d'approche vers la capitale et descendait sur le flanc occidental de la Cordillère. Le général marchait en tête de sa longue colonne avec la cavalerie. Il faisait très frais durant les lueurs de l'aurore bien courte dans ces contrées et, roulé dans les manteaux, on cheminait au travers d'un labyrinthe fourré et bordé de tous côtés par les flancs boisés du cadre montagneux s'ouvrant parfois pour laisser apercevoir, tout près de nous en apparence, l'énorme bloc de l'Ixtaccihualt. Partout régnait le silence des gens qui ont froid, et qui n'était violé par moments que par les cris rauques et le vol bruyant de la poule de Montezuma s'échappant affolée des hautes ramées des cèdres aux bourgeons balsamiques. Hélas ! mon fusil était, lui aussi, mais par ordre, condamné au silence et restait tristement suspendu à la selle de mon ordonnance. Quels rôties princiers nous échappaient ainsi !

Cependant, la gorge dans laquelle nous dévalions lentement s'élargissait, ses mamelons voisins s'écartaient et bientôt un horizon lointain apparaissait au bas du ciel pour étaler à nos yeux le plus merveilleux spectacle. Je pourrais l'appeler « le petit levé » du panorama de la plaine de Mexico. En effet, surgissant des mamelons sombres qui emprisonnaient nos regards, se dessinait d'abord un horizon vapoureux ondulé de silhouettes montagneuses que teintaient de rose les premiers rayons d'un soleil invisible se levant en arrière de nous de l'autre côté des monts. C'était une vision à la Darius. Puis cet horizon s'élevait, ses formes se dessinaient, des plans nouveaux de montagnes boisées se présentaient au-dessous, soutenus à leur base par les flancs vallonnés de la Cordillère que nous retrouvions devant nous

pour la troisième fois. Ces lourdes assises, panachées de tous les tons d'une riche nature, étaient semées d'haciendas, de villas, de villes mêmes, et enfin, le cadre de ce merveilleux décor s'élargissait pour déployer à nos pieds l'incomparable panorama du grand cirque de Mexico dont l'arène est presque entièrement couverte par des lacs immenses bordés de rivages hérissés partout de mamelons volcaniques aux formes les plus étranges.

Nous étions absolument fascinés par cette féerie merveilleuse, bien faite pour inspirer le culte des Incas. Dans ce vague infini des brumes colorées du matin, nous cherchions, sur la nappe bleue des lacs, Mexico, la Venise aztèque, la ville de Montezuma, celle de Fernand Cortez. Et, malgré les indications des indigènes qui nous accompagnaient, nous étions impuissants à donner une forme de cité à un mince ruban de vapeur blanchâtre qui séparait devant nous la verdure bleuâtre des pentes inférieures de la Cordillère et le bleu saphir de la surface des lacs. Et pourtant nous voyions Mexico, l'objet de nos longs rêves, le prix de nos labeurs sanglants. Enfin, bercés par ces impressions changeantes mais toujours pleines d'une poésie captivante, nous arrivâmes aux confins des rudes éléments d'une nature sauvage, pour pénétrer dans les domaines plus hospitaliers de la conquête humaine, où nous nous trouvions au milieu de champs fertiles, de terres souriantes de promesses, d'oasis luxuriants de végétation d'où surgissaient partout des villes, des villages, des haciendas.

Enfin le général arrêta son cheval au cœur de ces séductions et planta son fanion devant un superbe domaine, élevé luxueusement sur un tertre boisé et fleuri, d'où la vue de la vallée de Mexico est incomparablement belle ; c'était l'hacienda de Buena-Vista, l'antique fief d'un ancien grand d'Espagne.

Tout autour, sur les vertes pelouses et dans les haciendas, ranchos et villages, sont réparties à leur arrivée toutes les troupes de la division qui peut dire enfin qu'elle tient Mexico